

ANALYSE DE **BONNIE AND CLYDE** D'ARTHUR PENN
par **Christophe Auriault**, professeur de philosophie à Amiens

Quelques jours après le massacre du 13 novembre, alors que les lycéens étaient encore sous le choc des attentats djihadistes, hantés par les images terribles passées en boucle par les chaînes télévisées, nous assistions, mes élèves de terminale L et moi, à la projection du film *Bonnie and Clyde* d'Arthur Penn, dans le cadre de « Lycéens au cinéma ».

Ce film est, rappelons-le, le récit sanglant de la dérive délinquante, meurtrière et romantique d'un couple de braqueurs de banque, Bonnie Parker et Clyde Borrow, qui fit la une des journaux américains dans les années 30. Film donc violent dans sa thématique et aussi dans le choix artistique et esthétique de son réalisateur : « Ce film ne peut pas être immaculé, aseptisé. Fini le bang bang ! Ca va saigner ! » déclarait ainsi Arthur Penn...



Après la séance de cinéma, sans surprise, évidemment aucun élève ne s'est montré choqué. Nous savons bien que c'est ce type de cinéma, à une puissance bien plus élevée que *Bonnie and Clyde*, qui aujourd'hui constitue l'habitus cinématographique de nos élèves : on ne fait désormais plus de malaise en regardant *Psychose* d'Hitchcock et on se délecte des scènes de décapitation et d'éventrement à la hache dans des séries comme *Walking Dead* en mâchouillant sa pizza...



Dès lors, quel discours tenir devant des élèves dans un rapport extrêmement ambivalent face à la violence des images ? Comment intégrer l'analyse philosophique de ce film avec la prise en charge d'un public scolaire indéniablement sous le choc d'un événement traumatique national ? Quelle lecture d'image critique proposer à un moment de surabondance d'images de « scènes de guerre » (pour reprendre la terminologie employée par les journalistes) affluant sur le net et la télévision ?

Mon propos en classe a été d'engager une réflexion sur la fascination de l'horreur, la pulsion scopique face à l'exposition de la mort, de l'agonie, de la souffrance. Pourquoi jouissons-nous du spectacle de l'horreur ? Pourquoi regarder de manière hypnotique (beaucoup d'élèves reconnaissent avoir passé le week-end après l'attentat fixé sur les chaînes d'information continue) ce qui est insupportable ? « Pourquoi y a-t-il ce quelque chose (...) qui sans cesse revient, révulse, repousse, fascine ? »¹.

¹ Julia Kristeva dans son *Pouvoirs de l'horreur*

➤ La fascination du spectacle de la mort

Bonnie et Clyde est un film réaliste dans son exposition des corps meurtris : impacts de balle, déchirement des chairs, convulsions, traversent les images jusqu'à la dernière scène. Le film est long (2h30) mais la violence des images participe à l'exténuation du temps. Pour le dire trivialement, on ne s'y ennue pas, pris que nous sommes dans l'excitation scopique face à ces nombreuses mises à mort. Là encore, d'où vient cette persistance de notre regard ?

Une fois posée cette question, nous procédons à la lecture du passage de La République de Platon (IV, 440) suivant :

« Il m'est arrivé, repris-je, d'entendre une histoire à laquelle j'ajoute foi : Léontios, fils d'Aglaïon, revenant un jour du Pirée, longeait la partie extérieure du mur septentrional lorsqu'il aperçut des cadavres étendus près du bourreau ; en même temps qu'un vif désir de les voir, il éprouva de la répugnance et se détourna ; pendant quelques instants il luttait contre lui-même et se couvrit le visage ; mais à la fin, maîtrisé par le désir, il ouvrit de grands yeux, et courant vers les cadavres : « Voilà pour vous, mauvais génies, dit-il, emplissez-vous de ce beau spectacle ! » »

Ce texte met précisément en scène la fascination éprouvée face au spectacle de la mort, face aux cadavres ; ce désir contre lequel, dans la proposition platonicienne, lutte la raison, est moralement dévastateur. Cette tension entre les épitumaï (désirs irrationnels) et le logos révèle une véritable érotique de l'horreur, une pulsion scopique qui fait du spectacle atroce un lieu d'investissement libidinal. Qui, tel Agamemnon refusant de regarder la mise à mort de sa fille Iphigénie sacrifiée aux dieux, détourne le regard face à l'horreur ?

L'aveu de Bataille dans *L'Expérience intérieure* est en cela extrêmement lucide ; il évoque la fixation de son regard sur des photographies d'un Chinois supplicié :

« En particulier, je fixais l'image photographique — ou parfois le souvenir que j'en ai — d'un Chinois qui dut être supplicié ... De ce supplice, j'avais eu, autrefois, une suite de représentations successives. A la fin, le patient, la poitrine écorchée, se tordait, bras et jambes tranchés aux coudes et aux genoux. Les cheveux dressés sur la tête, hideux, hagard, zébré de sang, beau comme une guêpe. J'écris "beau" ! ... Quelque chose m'échappe, me fuit, la peur me dérobe à moi-même et, comme si j'avais voulu fixer le soleil, mes yeux glissent. »

L'image se déploie ici à la fois comme souvenir et comme imaginaire : c'est précisément cette hyper-excitation de l'imaginaire qui s'est mise en œuvre après les attentats : imaginer « en boucle » ce qu'ont pu être les instants de mort au Bataclan et sur les lieux de carnage du vendredi 13 novembre ; c'est de cela dont les élèves ont témoigné et cela aussi qu'un cours de philosophie, hic et nunc, doit porter, supporter, analyser. « Nous n'y étions pas et pourtant on ne cesse de penser comme si nous y étions ».

➤ Focalisation et morale

Un travail de repérage de la focalisation dans *Bonnie and Clyde*, de ce qui est de l'ordre du visuel et de l'imaginé, du champ et du hors-champ, permet de mettre en perspective cette problématique d'une image-phantasme de la mort. S'impose ici le phantasme du « tout



voir », (que Lacan nomme « le trou du regard ») jusqu'à désirer regarder la mort elle-même.

Lors de la séquence finale, le jeu champ/contre-champ nous autorise ainsi à « voir » la mort dans la position de celui qui tue comme celle de celui qui est tué. A l'instant où Bonnie et Clyde vont mourir et s'échange un dernier regard, nous sommes « morts » après avoir été « assassins » dans l'image précédente. La mort y est également filmée au ralenti.



Le sens de cette procédure technique et esthétique a sans doute à voir avec la captation de ce qui est, par définition, jamais vécu, pur phantasme, la mort, avec la volonté de la saisir dans une temps-durée, comme processus, mouvement, de saisir enfin l'insaisissable en permettant à l'image de décliner l'invisible du côté du visible. Cette exhibition d'un corps criblé de balles, déjà mort, convulsant au ralenti, renvoie aussi à l'obscénité de notre regard qui fixe, comme spectacle, ce qui est de l'ordre de l'intime. Paradoxalement, cette image nous apprend peut-être à détourner le regard, tel Agamemnon, retrouvant ainsi le sens de la pitié et de l'empathie au cœur de la relation éthique à l'autre. C'est là aussi la vocation cathartique de l'image tragique : processus de conversion de l'aesthesia en une attention à l'autre dans un hors-champ invisible.

➤ Eros et Thanatos

Faut-il retenir la prudence platonicienne à nous méfier d'un *eros* de l'image morbide et faire usage de notre raison face aux flux des images (en particulier celles qui sur le net – Youtube – ne subissent aucune censure), ou comme le suggère Bataille² les affronter pour y affirmer notre puissance de vie ? Puissance de vie, puissance de mort, c'est aussi ce couplage entre l'*eros* et la pulsion de mort qui est moteur dans *Bonnie and Clyde*.

² « Le jeune et séduisant Chinois dont j'ai parlé, livré au travail du bourreau, je l'aimais d'un amour où l'instinct sadique n'avait pas de part : il me communiquait sa douleur ou plutôt l'excès de sa douleur et c'était justement ce que je cherchais, non pour en jouir, mais pour ruiner en moi ce qui s'oppose à la ruine. » *L'expérience intérieure*.



Ce film se trouve en effet être traversé par une thématique psychanalytique extrêmement prégnante: celle de l'impuissance sexuelle et de sa conversion dans la violence criminelle. Ainsi dès leur première rencontre, la symbolique du phallus s'expose sans ambiguïté possible.

L'image ci-dessus doit-elle faire l'objet d'une interprétation ?...La substitution du revolver au phallus est évidente et est une des clés de lecture de ce film qui croise la question du désir et de son impossibilité, de l'inhibition, et celle de la pulsion de mort, de destruction et d'auto-destruction.

La lecture d'un extrait de *Malaise dans la culture* de Freud permet de consolider notre questionnement sur inhibition et pulsion :

« L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. Homo homini lupus : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? Cette tendance à l'agression, que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain ; c'est elle qui impose à la civilisation tant d'efforts. Par suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine. »

Comment ne pas formuler l'hypothèse, parmi tant d'autres, que ce qui participe de la motivation criminelle (djihadiste ou non) est de l'ordre de la frustration sexuelle, d'une inhibition qui s'arc-boute sur une théologie radicale qui dénonce l'eros ?

➤ Confusion fiction/réel

L'image, prise sans que s'opère une distanciation intellectuelle, est à la fois une puissance de néantisation morale et de destruction de la frontière entre la phantasia et le réel. Cette toxicité de l'image est à l'œuvre, on le sait, dans le cyber-endoctrinement des djihadistes de Daesh où progressivement s'opère un passage d'images de « scènes de guerre et d'assassinats » en un format proche des jeux vidéos à des images réelles. Dénoncer cette confusion entre la fiction et la réalité paraîtra un objectif extrêmement naïf et simpliste dans un cours de philosophie...il se trouve que *Bonnie and Clyde* joue précisément sur ces deux registres et que le rappeler permet d'engager une réflexion sur la tentation d'une vision romantique de la violence où ses effets réels seraient effacés.

Le sous-titre de l'affiche, « *they're young, they're in love... and they kill people* » mériterait donc d'être analysé comme mise en garde contre une traduction romantique du crime, contre une esthétisation de la violence qui accompagne tout processus d'endoctrinement idéologique.